

OFIR TOUCHÉ GAFLA

Le monde de la fin

roman traduit de l'anglais
par Guy Abadia

ACTES SUD

À Norbert Parienté et aux anges de Marseille.

Toute fin est arbitraire, car la fin est seulement l'endroit où l'on écrit le mot FIN. Un point final, un signe de ponctuation, un point de stase. Une piqure d'épingle sur le papier. On pourrait y coller un œil et apercevoir, de l'autre côté, le commencement de quelque chose de différent.

MARGARET ATWOOD, *La Voleuse d'hommes*.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

Quinze mois après la perte de Marianne dans des circonstances aéronautiques pour le moins bizarres, le mari décida de célébrer le quarantième anniversaire de son épouse. Leurs amis de longue date, qui n'ignoraient rien de l'amour qu'ils avaient éprouvé l'un pour l'autre, ne furent pas surpris de découvrir, parmi la monotonie quotidienne de leur courrier, une invitation à se rendre au domicile de la défunte et du mari survivant. Ils savaient que Ben Mendelssohn n'avait pas encore dit son dernier mot sur la question et que, derrière le blabla émotionnel et les susurrements dégoulinants d'amour, Ben était essentiellement un homme d'action. Ses copains, mis à leur aise par les termes de l'invitation, virent dans l'occasion un pur classique de Mendelssohn, autrement dit une invite à se présenter à la "viens comme tu es" et "sois prêt à tout". En vérité, Ben payait ses factures avec son imagination, autrement dit il gagnait sa vie en concoctant des dénouements-surprise. Scénaristes, écrivains à l'aube ou au crépuscule de leur carrière, épistoliers, graphomaniaques, poètes, rédacteurs de dernières volontés et de testaments, tous avaient besoin d'un noteur comme Ben Mendelssohn. Dans les cercles intellos, on le désignait sous le titre d'épilogueur. Pour les béotiens, il était totalement anonyme. Pas une fois il n'avait exigé que son nom apparaisse à la fin des ouvrages qu'il bouclait pour d'autres. À la longue, les experts avaient appris à reconnaître sa touche personnelle et à louer, dans le privé de leurs cercles de lettrés, son génie. Marianne, qui avait reconnu son talent depuis le début, détestait profondément cet anonymat forcé ; mais lui, en gloussant, répliquait :

“Tu connais beaucoup de dépanneurs routiers célèbres? Tout ce que je fais, c’est sortir de malheureux écrivains de la fange où ils se sont embourbés.”

Après les funérailles, Ben avait demandé à ses amis de le laisser tranquille. Au début, ils avaient ignoré sa requête. Ils passaient le voir chez lui et laissaient des messages sur son répondeur alors qu’il avait bien précisé, dès l’instant où sa bien-aimée s’était trouvée engouffrée dans les entrailles de la terre, qu’il n’avait pas le moindre désir d’être sauvé. Il s’était mis à vivre en reclus, et ils avaient fini par cesser de le harceler, convaincus qu’il voulait faire de son deuil une affaire strictement privée. Lors de leurs réunions hebdomadaires, ils parlaient beaucoup de lui et de ce qu’ils considéraient comme ses caprices, mais au passé, comme de manière posthume, en se demandant occasionnellement ce qu’il devenait dans le présent. Ils mirent quelque temps à se rendre compte qu’ils pleuraient en réalité la perte de leurs deux amis. Marianne, dans la mort, avait ravi le bleu vital énergisant des yeux de son mari. Le jour de son trépas, il avait perdu l’ampleur de ses pupilles, ses grands yeux s’étaient voilés et ses muscles avaient semblé relâcher d’un coup leur prise sur sa carcasse. Ses épaules s’étaient affaissées, son dos s’était voûté, son front s’était incliné en avant. Ses mains, molles à ses côtés, témoignaient d’un total détachement. Ses amis avaient tenté de ressusciter leur bon vieux Ben, mais n’avaient pu trouver de réconfort que dans l’alcool et la nostalgie. Ils arpentaient les allées du souvenir, évitant les ruelles du présent, entourées d’un grand mur de silence, un mur de non-dit.

Puis, un beau jour, les invitations arrivèrent, mettant un terme à leur exil. Enfin un signe de vie! Ben était revenu d’entre les morts. Ils s’étaient immédiatement concertés à propos d’une question délicate. Quel cadeau offrir à une morte pour l’anniversaire de sa naissance? Ceux qui avaient l’esprit poétique optèrent pour un objet que Marianne aurait aimé. Les plus pragmatiques préconisèrent un présent à leur ami cloîtré. Trois paquets de cigarettes, vingt-six canettes de bière et quinze variations sur le mot *idiot* plus tard, ils arrivèrent à un accord. Aucun présent ne pourrait faire plus plaisir à Ben qu’un portrait signé Kolanski.

La charmante épouse du peintre s'avéra être une parfaite hôtesse. Sans leur demander leurs noms ni leurs intentions, elle les conduisit dans un salon aux murs bardés d'œuvres d'art, leur servit des fruits et des boissons gazeuses, puis s'éclipsa pour aller chercher son mari dans son studio au fond de la cour. Ils se levèrent comme un seul homme à son arrivée. Le grand Kolanski, délaissant son travail, vint vers eux dans son fauteuil roulant électrique, le regard noir, l'air indigné, en tonnant :

— Qui êtes-vous et pourquoi mangez-vous mes fruits ?

Sa femme lui demanda de se calmer, mais il la fusilla du regard.

— Qu'est-ce qu'ils me veulent ? Ce sont peut-être des assassins. Elle ouvre la porte à n'importe qui, celle-là. Tu ferais quoi, si c'étaient des terroristes ?

Elle lui sourit tendrement.

— Comme vous le voyez, mon mari souffre de paranoïa, leur dit-elle.

— Le jour où on se fera massacrer, tu me traiteras encore de paranoïaque ? glapit Kolanski.

— Tu vois bien que ces gens ne te veulent aucun mal, souffla-t-elle en les montrant du doigt et en roulant des yeux vers le plafond.

— Nous sommes... commença Kobi, qui s'était autoproclamé porte-parole des amis de Ben, avant de perdre son sang-froid face au ton quelque peu hargneux du peintre.

— Des élèves des Beaux-Arts ? Des profs ? Des critiques ? J'ai horreur de tout ça.

Tali, la femme de Kobi, se racla la gorge avant de murmurer :

— Monsieur Kolanski, nous n'avons rien à voir avec le monde des beaux-arts.

Le peintre pivota brusquement dans sa direction en hurlant :

— Qu'est-ce que vous voulez, alors ?

— Monsieur Kolanski, nous avons un ami très cher qui s'appelle Ben. Il a toujours admiré votre œuvre. Il va à toutes vos expositions. Il y a un an et deux mois, sa femme, Marianne, est décédée. Ils s'aimaient comme des adolescents. Le genre d'amour qu'on ne trouve pas au coin des rues. Il l'a pleurée si intensément qu'il s'est coupé du monde extérieur. Jusqu'à hier, où il nous

a tous invités à célébrer son anniversaire. Nous nous sommes concertés pour savoir quel serait le présent le plus approprié en cette circonstance, et nous avons décidé, à l'unanimité, que rien ne le rendrait plus heureux qu'un portrait du couple exécuté par le grand maître qu'il adule. Nous savons très bien que...

— Ça va, ça va, j'en ai assez entendu. Vous voulez que je peigne votre ami barjo en compagnie de son épouse clamsée. L'amour triomphe à la fin et toutes ces conneries. Elle morte, lui vivant, mais ils s'aiment d'un amour éternel. Très kitsch. Très ringard. De la couleur. De la romance... Fichez-moi le camp d'ici, ou je vais dégobiller sur vous.

— Rafaël! fit sa femme en donnant un coup de pied à une roue de son fauteuil et en lui faisant les gros yeux.

— Je vois, je vois. Toutes ces insanités, ça t'émeut, hein? Penses-y une seconde, Bessie. Si je meurs, tu voudras un portrait de nous deux ensemble, pas vrai?

— Tout à fait! répliqua-t-elle aussitôt.

— Tout à fait! singea-t-il. Mais réfléchis. Qu'est-ce qu'il va faire de ce tableau? Se le foutre dans le cul? Le contempler béatement toute la journée? Et depuis quand est-ce que je peins des portraits, moi? Ça ne m'est jamais arrivé. Je n'y crois pas. Ça étouffe la créativité. Ça fige l'esprit en mode paralytique. Le temps aidant, votre copain barjo, à force de fixer son tableau, oubliera à quoi elle ressemblait dans la réalité. Il ne retiendra d'elle qu'une horrible expression défigurée. Écoutez mon conseil. Ne sclérosez pas les choses. Ni les personnes. Plus vous les archivez, plus votre mémoire vous trahira. Votre ami sait qu'il peut compter sur le misérable petit album photo qu'il a dans la tête. Vous voyez ce que je veux dire? Vous avez tous l'habitude de faire ça. Le souvenir, c'est là-haut qu'il faut le garder.

Les amis de Ben s'entre-regardèrent. Tali fut la première à réagir. Prenant son courage à deux mains, elle sortit une photo de Ben et de sa femme, qu'elle tendit au peintre.

— Pour le cas où vous changeriez d'avis, murmura-t-elle.

L'artiste lui arracha la photo des mains, y jeta un coup d'œil et hochla la tête.

— Hum... Votre copain avait de la chance. Cette femme, soit dit en passant, devait avoir un problème de vision. À moins

qu'il n'y ait quelque chose de tout à fait spécial. C'est très positif. Comme pour Bessie et moi. La fleur qui s'éprend de l'épine. C'est l'amour le plus fort qui soit. L'épine titille la fleur, et la fleur envape l'épine. Le sommeil et l'éveil. Le chambard et le silence. Aucune autre sorte d'amour ne résiste au temps. Deux fleurs ensemble se font chier à mort. Deux épines ensemble se piquent à mort. Tout le reste, c'est du chiendent. Je vais vous donner un conseil gratuit. Vous dites que l'épine veut célébrer l'anniversaire de la rose? Si vous l'aimez, ne faites pas attention à ce mec. Après tout, c'est l'anniversaire de la femme et non le sien, n'est-ce pas? Lui faire un cadeau à lui, c'est lui manifester inutilement de la pitié, comme si le présent n'appartenait plus qu'à lui maintenant qu'elle est morte. Dans votre désir de bien faire, vous contournez le problème en lui faisant un cadeau qui les lie. Vous pensez à elle? Essayez de trouver quelque chose qu'elle aurait aimé et qu'il détesterait. Si, pour lui, elle est toujours vivante, vous l'offenserez en choisissant un truc qui évoque la mort. Tel est mon avis. Si vous en tenez compte, parfait. Sinon, allez vous faire voir.

Ils étaient déjà devant la porte quand il roula vers eux.

— Qu'allez-vous faire, pour votre copain?

— Pourquoi voulez-vous savoir? lui demanda Tali avec un sourire.

— Pas moi, mon ego.

— Nous allons y réfléchir.

Le vieil homme grommela quelque chose entre ses dents et claqua la porte.

Un mois plus tard, l'ego de Kolanski marqua un point dont son titulaire, victime d'un AVC suivi d'un coma une heure après le départ de ses visiteurs, n'eut malheureusement même pas conscience. Bessie, frappée de désespoir, s'installa de manière permanente dans la petite clinique où on l'avait transporté, refusant de quitter son chevet, ignorant les conseils des médecins qui lui suggéraient de continuer à vivre sa vie, frissonnant chaque fois qu'elle entendait l'horrible mot en *eu*.

Les premiers soirs, elle restait couchée en chien de fusil à côté de son bien-aimé en murmurant à son oreille les petits mots

à l'eau de rose qui, s'il avait été vaillant, lui auraient valu une beigne. Mais au bout d'une semaine, la source de l'eau de rose s'était tarie, ne lui laissant plus qu'un résidu râpeux au fond de la gorge. Épuisée, vidée de tout espoir, elle fixait son mari d'un air absent, en priant pour être frappée à son tour. Mais son vœu ne se réalisa pas et cette femme au cœur tendre, dans sa troisième semaine d'attente, entra dans une rage aussi folle qu'inhabituelle. Elle se mit à invectiver son époux, lui reprochant en vrac le temps perdu, son monstrueux égoïsme, ses tableaux inachevés, les déceptions disséminées dans les blanches étendues vierges de ses toiles, sa paresse indécrottable, son peu convaincant simulacre de mort. La rose avait viré au noir face à l'épine desséchée. Certaine que sa nouvelle approche faciliterait le passage des mots à travers les remous secrets de l'appareillage de maintien en vie, Bessie se lança dans de longs et fertiles monologues où elle le stigmatisait, jurant que, s'il se laissait aller, elle détruirait toute trace de son passage ici-bas, brûlerait ses tableaux et répandrait sur lui d'abominables mensonges. Huit jours plus tard, voyant que ses menaces n'avaient eu aucun effet, elle l'apostropha d'une voix ferme et monocorde :

“Rafaël, tu te souviens de cette histoire d'Edgar Allan Poe sur une maison maudite, je ne sais plus comment elle s'appelait, dont le propriétaire ne pouvait pas s'échapper, et devenait fou à la fin ? Tu te souviens de ce qu'il a fait ? De la manière dont il a, avec son ami, enterré sa sœur malade pour que l'ami s'aperçoive avec horreur, quelques jours après, qu'elle n'était pas morte et qu'il avait aidé à l'enterrer vivante ? Je suis sûre que tu t'en souviens. Si je te dis tout ça, c'est parce que, le temps passant, j'ai l'impression d'être comme le propriétaire cinglé de cette maison. Que voudrais-tu que je fasse ? Que je t'enterre vivant ? Si c'est ça, je vais prendre des dispositions. Mais je ne veux pas avoir ta mort sur la conscience. Les médecins disent que tu ne te réveilleras jamais. Je ne sais pas quoi penser. J'ai du mal à y croire, mais l'idée commence à faire son chemin. Tu sais, mon pauvre Kolanski, c'est toi qui dors mais c'est moi qui fais des cauchemars. Dis-moi ce que tu veux. Ils se font chaque jour un peu plus pressants. Je n'entends plus que ce mot : *euthanasie*. Ils prétendent que tu souffres et qu'en

appuyant sur un bouton je pourrais te délivrer de tes tourments. L'idée m'est insupportable, mais..."

L'infirmière en chef du service, qui l'écoutait discrètement sur le seuil, eut un sourire satisfait. Elle connaissait par cœur ce genre de monologue. Elle savait où cela menait. Encore une dizaine de jours au maximum, et cette femme se résoudrait à l'inévitable. Après avoir parcouru dans tous les sens les allées tourmentées de la réflexion, elle demanderait d'une voix humble qu'on lui accorde le repos éternel. Si des signes inattendus d'amélioration apparaissaient, elle lui expliquerait gentiment où résidait le véritable espoir. Mais elle avait, au cours des dix années écoulées, poussé les conjoints de quatre-vingt-dix-neuf hommes et femmes à accepter dignement leur perte, et c'était maintenant le tour de Kolanski. En fait, depuis qu'elle avait goûté aux bienfaits de l'euthanasie, elle avait fait le vœu de prendre une retraite aussi anticipée que méritée à la centième cessation de vie, certaine d'avoir assumé jusqu'au bout une vocation pleinement gratifiante. À cinquante ans, elle se voyait comme un ange de miséricorde chargé de délivrer les comateux des angoisses de leurs proches. Les autres infirmières la surnommaient l'Ange de la Mort, ce qui jurait étrangement par rapport à son aspect frêle et sensible.

Elle quitta la clinique de bonne heure ce soir-là, peu pressée de rentrer chez elle. Comme à son habitude, elle erra dans les grandes artères de la ville, en synchronie avec le pouls de la vie quotidienne, s'abreuvant à l'idée que tous ces gens qu'elle voyait, dans les voitures, les magasins, les cafés, les restaurants, les cinémas et les rues n'étaient pas, en cet instant même, occupés à forniquer. Elle suivait son itinéraire habituel, heureuse de voir des mortels vaquer à leurs affaires, des ecclésiastiques urbains qui, pour le moment, portaient comme elle leur ceinture de chasteté. Elle répugnait encore, à ce stade, à l'idée de regagner déjà son saint des saints. À cinq minutes de chez elle, elle traversa la route et, au moment de tourner dans son allée, sentit une violente et irrésistible éruption dans sa poitrine. La partie rationnelle de son esprit se mit à la larder de coups de pique en raison de son excitation puérile, de la débilité de sa réaction et du fait qu'un simple lieu pût charger les accus

corrodés de son cœur au point de presque émettre à ses oreilles le vrombissement d'un moteur qui s'éveille. Elle scruta la rue pour s'assurer que personne d'autre n'avait entendu le sinistre bruit. Mais personne n'entendait ni ne soupçonnait rien.

Deux ans plus tôt, le coin de la rue n'était qu'une balise sur le chemin de la maison, et elle n'avait aucune raison de penser qu'on y construirait un club de remise en forme. Mais il se dressait maintenant, fier comme un roc et incontournable, sur son chemin. Et l'inattendu s'était produit. Si quelqu'un, depuis, avait remarqué son expression nouvelle, il aurait sans doute eu du mal à l'interpréter. C'était une conjonction délétère de gêne, paralysie, dédain, attirance, répulsion, souffrance, excitation, jalousie, dépit, indignation, prétention et délectation. Deux années durant, elle était passée devant ce club avec une nonchalance feinte en épiant au passage, à travers la grande baie vitrée, des hommes musclés et des femmes en sueur en train d'exhiber les prouesses de leur corps. Deux années durant, elle avait éprouvé le même pincement cathartique au cœur, détournant vivement les yeux chaque fois qu'elle risquait de croiser le regard d'un membre masculin. Deux années durant, elle avait supporté ses fastidieuses vacations de dix heures à la clinique uniquement dans la perspective de récolter cinq minutes de béatitude au moment de rentrer chez elle. Si elle s'était écoutée, elle se serait attardée beaucoup plus longtemps, mais elle avait peur de se faire repérer par ses idoles musclées et de les voir s'immiscer dans ses pensées prohibées. C'est pourquoi elle ne s'accordait que cinq petites minutes avant de poursuivre son chemin en catimini. De temps à autre, avec l'arrivée d'un nouveau membre ou la disparition d'un ancien, un éclat farouche illuminait son regard, comme si son esprit archiviste recensait diligemment toutes les péripéties du drame en cours. Un an plus tôt, elle avait élu son protagoniste. Elle le suivait depuis avec persévérance, admirant ses attributs muets. Il venait au club tous les soirs, sans jamais s'intéresser à personne autour de lui, défendant farouchement son indépendance. Elle n'oublierait jamais la première fois où elle l'avait vu : grand et mince, la quarantaine débutante, l'air propre, cheveux bruns au ras du crâne, semés d'épis fantaisistes, yeux bleus immobiles et

inexpressifs, nez épaté, lèvres épaisses, tout dans son physique témoignait d'une sensualité bien maîtrisée. Au fil des mois, elle s'était souvent posé la question de savoir pourquoi cet homme plutôt décharné gardait ses distances par rapport à la ruche sociale bourdonnante de la salle de gym, alors que son langage corporel révélait clairement son ambition d'accéder au panthéon des disciples d'Hercule. Et elle avait pu constater avec ravissement que, loin de se transformer en un de ces monstres qui traitent leur corps comme un temple sacré, il gardait son humanité tout en s'immergeant pleinement dans son programme de musculation, désireux d'aller coûte que coûte jusqu'au bout de sa contraignante mission, comme s'il s'attendait à décrocher une inestimable récompense au bout du chemin.

Au détour de la route, ses yeux s'agrandirent de surprise. Ce soir, pour la première fois, il n'était pas là. Son absence était comme un gouffre entre la blonde aux seins en obus sur sa droite et l'aveugle au regard vide sur sa gauche.

La sonnette retentit à 21 heures. L'un après l'autre, les amis de Ben, le regard empreint de mélancolie, entrèrent dans cette demeure qui leur était interdite depuis un an. Par-delà les douzaines de ballons de baudruche, les décorations murales, les plateaux débordants de victuailles, la sono à tue-tête et le souvenir omniprésent de Marianne, les invités n'eurent aucun mal à reconnaître la chambre d'ami et purent constater avec joie que le maître des lieux n'avait apporté aucun changement. Les étagères ployaient toujours sous le poids des livres, CD, vinyles, vidéos et autres œuvres d'art que l'héroïne du jour avait tant aimés et qui, immuables, étaient encore disséminés dans la maison.

Cependant, ils avaient du mal à comprendre ce qui se cachait derrière la nouvelle façade de leur vieil ami. Que signifiait cette mise en scène? Annonçait-elle un changement profond? La virilité qui suintait à travers chaque pore de son corps endurci ne lui seyait pas, et cela n'avait rien à voir avec l'esthétique. Ils s'empressaient autour de lui, le serraient tour à tour dans leurs

bras, et ne s'aventuraient qu'avec d'infinies précautions sur la fragile couche de glace que représentait le nom de Marianne. En attendant, Ben, le roi de la fête, riait à gorge déployée, invoquant constamment sa bien-aimée, probablement parce qu'il percevait les tensions et était désireux de les désamorcer. De seconde en seconde, il devenait plus évident qu'il n'accepterait pas de la part de ses compagnons le moindre signe de commisération. Le sang qui désertait leur visage chaque fois qu'il plaisantait à son propos, ou laissait entendre qu'elle avait fait preuve d'un sens parfait du timing en s'en allant au moment où elle l'avait fait pour éviter d'affronter la crise de la quarantaine, se remit à circuler normalement à mesure qu'ils comprenaient que Ben ne pouvait affronter une perte aussi douloureuse qu'en faisant preuve d'humour. Ils entrèrent dans son jeu, pouffant avec empressement quand il décrétait que sa femme avait découvert la manière la plus originale au monde de quitter un homme sans faire souffrir son ego. Au bout d'une heure de ce ballet verbal, Ben suggéra d'ouvrir les cadeaux. Il ne réussit pas tout à fait à cacher la larme qui perlait au coin de son œil lorsqu'il déchira les emballages, révélant les œuvres les plus récentes des écrivains, musiciens et grands couturiers préférés de sa femme. Mais avant que la soirée sombrât dans la mélancolie, il joignit les paumes de ses mains, les frota vigoureusement l'une contre l'autre et annonça à l'assistance qu'il avait un second cadeau pour sa chère épouse. Lorsque quelqu'un lui demanda quel était le premier, il minauda un instant, prit une pose de mannequin et pivota trois fois sur lui-même, les bras écartés, ravi du spectacle insensé qu'il offrait.

“Mon corps. Marianne a toujours eu envie que je le muscle un peu plus.”

Ses amis, réjouis d'entendre cette simple explication, se levèrent de leur siège et vinrent lui donner des tapes dans le dos, en essuyant furtivement une larme pour certains.

Ben attendit qu'ils se rassoient et leur répéta ce qu'il leur avait dit tout à l'heure. Puis il alla tirer les tentures de la fenêtre et hocha la tête. Avant que ses copains eussent le temps d'interpréter ses gestes, leurs oreilles se dressèrent au bruit d'une pétarade venue de l'extérieur. Souriant, Ben indiqua la porte

du menton. Ils se précipitèrent dans la cour, sidérés, levant la tête pour suivre la courbe des feux d'artifice qui illuminaient la nuit et traçaient dans le ciel des bouquets festifs et multicolores. Pour le plus grand plaisir des yeux et de l'âme, les ombres et les lumières dessinaient des cœurs, des roses, des fontaines bleues, des jardins d'émeraudes, des soleils orangés et de somptueux astres mauves. Les amis de Ben poussèrent des oh! et des ah! tandis que les voisins sortaient pour se joindre à eux, enchantés de contempler ce déploiement pyrotechnique un soir de semaine comme les autres.

Mais ce n'était pas tout à fait, apprirent ses amis, un soir comme les autres. Vingt minutes de ravissement plus tard, quand ils retournèrent à l'intérieur pour féliciter Ben de les avoir gratifiés de ce spectacle de génie, ils déchantèrent méchamment. Ben gisait dans une mare de sang où nageaient des fragments de matière cérébrale. Dans sa main droite reposait un revolver encore fumant. Dans la gauche, une lettre leur demandait d'aller ouvrir le frigo et d'en sortir le gâteau d'anniversaire sur lequel était écrit au sirop d'érable : Et Ils Moururent Heureux Jusqu'à La Fin Des Temps.